

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Entr'acte Lyonnais.)

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture;

Formant un beau volume Album à la fin de l'année; Parait tous les Dimanches.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront *Le rêve de la nuit*, nocturne, par M. J.-M. FEUILLET.

Très prochainement, le Concert donné par l'ARTISTE EN PROVINCE. MM. les abonnés à l'année auront droit à leur entrée gratuite.

Dans le cas où les circonstances nous forceraient à devancer l'époque de ce Concert que nous avons fixé au mois d'Avril seulement, nous avertirons nos abonnés au moyen d'un bulletin que nous leur ferons distribuer et dans lequel nous indiquerons le jour que nous aurons choisi.

BEAU ET BON.

Beaucoup des gens s'imaginant que dans les arts ces deux mots sont synonymes, les emploient indifféremment pour exprimer leur admiration à la vue d'un tableau ou d'une statue. Il serait temps de revenir de cette erreur, et de vouloir bien comprendre qu'un objet d'art peut être bon sans être beau, tandis qu'il ne peut pas être beau sans être bon.

En peinture, ce mot *bon* est presque synonyme de *vrai*; et lorsqu'un tableau est bon, c'est qu'il rend la nature avec vérité: or, la nature n'étant pas toujours belle, celui qui la représente avec exactitude et précision peut avoir fait une œuvre bonne, sans pour cela quelle soit belle, s'il a choisi une nature commune et peu relevée. Le portrait d'une personne difforme, et parfaitement ressemblant, sera un bon portrait, mais ne sera pas un beau portrait, parce que ce mot de *beau* ne doit pas se rapporter seulement à la vérité de la représentation, mais à l'élévation, ou, pour nous expliquer plus clairement, à la perfection des formes de l'individu représenté. Tous les jours nous voyons des caricatures qui sont d'une ressemblance parfaite avec celui qu'elles veulent ridiculiser, et tous les jours, en les voyant, nous disons: voilà une *bonne*, une *parfaite caricature*; mais nous ne disons pas: voilà une *belle caricature*, parce que ce genre de production ne représente pas les beautés, mais bien les ridicules et les défauts qu'elle exagère, afin d'en rendre le comique plus plaisant et plus sensible.

Cette question n'est point un jeu de mots ni une subtilité, et nous l'agitions ici pour tâcher de débrouiller un peu le chaos de notre théorie artistique, et de nous tirer de cette confusion en appelant au moins les choses par leur nom.

Ainsi nous devons appeler un bon tableau toute peinture qui rendra le sujet qu'elle représente avec vérité sous le rapport de l'ordonnance, du dessin et du coloris, et nous donnerons la qualification de beau tableau à celui qui nous retracera une nature belle et bien choisie; mais, pour que cette image soit réellement belle, il faut qu'elle soit vraie et par conséquent bonne, car c'est surtout dans les arts qu'on doit toujours avoir présent ce vers si connu:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Donc le vrai peut ne pas être beau, mais le beau ne peut pas exister sans être vrai. De là nous concluons que ces deux expressions ne doivent point être confondues, et que par le mot *bon* nous devons entendre la représentation vraie de la nature, tandis que par le mot *beau* nous entendons le choix heureux et la perfection rendus avec vérité: aussi, la qualification de beau tableau désignera un ouvrage supérieur à celui appelé bon tableau; car le premier devra posséder la réunion de deux éminentes qualités, tandis que celui-ci ne brillera que par une seule.

M^{me} D^{uy}.

GRAND-THÉÂTRE.

Zanetta, opéra comique en trois actes, d'Auber. — *Le Roman intime*, comédie en un acte.



ENCORE un ouvrage d'Auber!... voilà ce que l'on entend dire à chaque première représentation du maître.

Ce mot *encore* a bien des significations: c'est de l'étonnement, du plaisir ou de l'admiration, ou bien un reproche, une satiété; car il y a, de par le monde musical, certains *musiciens* pour lesquels M. Auber est un polisson. Parlez-leur de la *Muette*, d'*Emma*, du *Dieu et la Bayadère*, de *Diavolo*, du *Domino*, etc., etc., ils répondent *Beethoven*, *Halevy*, *Berlioz* (mais pas *Rossini*). Mais, direz-vous, les genres sont différents, et il peut exister plusieurs manières d'avoir du génie.....

Auber, du génie?... Allons donc!... *Berlioz*, *Beethoven* (mais pas *Rossini*). Mais, encore une fois, des opéras représentant des actions simples et rapides ne doivent pas être traités comme des symphonies ou des œuvres fantastiques. Ah! bah! Auber, Auber, c'est un faiseur de contredanses: les orgues de Barbarie nous abreuvent de ses airs; et d'ailleurs sa musique est trop rythmée, c'est fatigant. Ah! *Beethoven*, *Berlioz*, c'est bien autre chose.

Voilà comment ces Messieurs jugent, en n'admettant qu'un genre: pas de salut hors les auteurs qu'ils préfèrent. C'est une triste chose que d'être ainsi exclusif.

On a osé reprocher à Auber de manquer de science, et pourquoi? parce qu'il ne nous ennuie pas de fugue et de contre-point. On l'accuse de manquer de largeur, parce qu'il juge convenable de ne point faire trôner le plain-chant sur la scène où l'on veut de la musique en action.

Auber pas savant! Mais dites-moi quel est celui de ses collègues qui orchestre et instrumente mieux; où trouverez-vous de plus jolies mélodies et une harmonie aussi piquante, aussi neuve et aussi douce à l'oreille, tout en étant d'un style fort recherché? Oui, Auber ne paraît pas savant, parce qu'il dissimule la science sous la grâce, et parce qu'il est toujours plein de clarté. Nous aimons à le dire: Auber est un génie qui joint à une grande fécondité le don de faire du neuf, de créer enfin des choses qui sont tout-à-fait à lui; c'est notre profession de foi à nous. Et demandez au public, qui suit nos théâtres, s'il n'est pas de notre avis.

Ah! s'il était allemand ou italien, personne ne douterait de ce que nous disons. *Zanetta* nous a paru un des plus jolis ouvrages écrits par Auber; il y a là une fraîcheur, une suavité indéfinissables: par malheur, l'action de la pièce paraît froide au théâtre; peut-être est-ce parce qu'elle est à peu près vraisemblable.

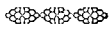
L'ouverture commence par un dialogue d'instruments à vent, qui peut prouver que M. Auber est *savant*. Vient ensuite un chant rapide, placé dans les flûtes et les clarinettes. Ce thème, qui est le principal, est habilement amené par un crescendo original des instruments à cordes. Ceci, comme toute l'ouverture, est complètement neuf. Au premier acte, nous avons remarqué un trio charmant, les couplets de *Zanetta*, dont le commencement, moitié majeur, moitié mineur, donne au morceau une charmante couleur; un joli duo suit; puis enfin le final, qui est très bien. Au deuxième acte, une romance pleine de sentiment, un gracieux duo par les deux sopranos. Mais ce qu'il y a surtout de bien, c'est une ballade amenant un duo final. Toute cette scène est heureusement traitée; un chant, qui s'y répète souvent, est amené chaque fois par une délicieuse modulation à la sous-dominante. Cela n'a rien de neuf, c'est possible, mais l'emploi en est fait si à propos que l'on ne peut s'empêcher de trouver cette rentrée charmante. Au troisième acte, nous avons remarqué un quintetti servant de cadre à de fort jolis couplets: ceci est très frais, et bien en scène

surtout ; et enfin un duo entre la princesse et Rodolphe : ce morceau a de la chaleur. Somme toute, la musique de *Zanetta* est simple, douce, affectueuse et pleine de sentiment. Le rôle de *Zanetta* surtout a été l'objet des soins particuliers du compositeur ; et cela, depuis le premier morceau jusqu'aux couplets des *Bouquets*, qui terminent l'ouvrage.

Je sais bien que l'on trouve par ci par là quelques réminiscences de l'auteur, mais elles sont fort rares ; et d'ailleurs qu'importe ? c'est toujours joli et bien présenté. Pourquoi vouloir, en trop analysant, diminuer le plaisir que l'on vient d'éprouver ? Cette rage de trouver partout des réminiscences est un travers familier à tout le monde, et que l'on doit se pardonner mutuellement : peut-être ferait-on mieux de s'en corriger.

L'ouvrage est joué convenablement. Malliot est digne, noble et naturel ; ses costumes sont riches et de bon goût. Audran n'a pas, comme chant, un rôle d'une grande importance ; mais tout ce qu'il a à dire est gracieux, et il s'en tire avec son talent ordinaire. Lesbros joue le vieux docteur diplomate, et ne chante que dans les morceaux d'ensemble. Pour la centième fois redisons à M^{lle} Dubreuil que sa voix est fort belle, mais qu'elle n'accentue pas ; on ne distingue pas une parole. Quant à M^{lle} Lehuen, c'était la reine de la soirée. *Zanetta* est faite à sa taille ; M^{lle} Lehuen c'est *Zanetta*, *Zanetta* c'est M^{lle} Lehuen, laquelle a du talent de plus en plus, mais aussi du bonheur. Quatre créations dans une année, et une première année de théâtre encore ! M^{lle} Lehuen n'en est déjà plus aux espérances que nous avons conçues pour elle, elle commence à les réaliser. Notre jeune et gentille cantatrice a dit surtout le final du 5^e acte avec un charme inexprimable, une délicatesse extrême : aussi a-t-elle enlevé tous les suffrages. En somme, succès.

Le spectacle a commencé par un *Roman intime*, petit acte de M. N. Fournier, et emprunté au répertoire du Gymnase-Dramatique où M. et Mad. Volnys le jouaient maritalement. C'est tout ce que nous pouvons en dire.

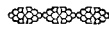


L'INTERREGNE administratif, qui continuera, pour les théâtres de Lyon, jusqu'au 21 avril prochain, sera, il faut l'espérer, sérieusement mis à profit. Nous voulions, dans la prévision d'une direction prochaine, considérer la question des théâtres sous les points de vue combinés de la nécessité de leur prospérité, en ce qui concerne les intérêts financiers et moraux de la ville, et surtout les intérêts de l'art, depuis si longtemps négligés. Cependant, nous ajournerons encore nos réflexions. M. Siran est depuis dix jours à Lyon, dans le but d'entrer en arrangements avec nos autorités municipales, et pour prêter son concours à la réhabilitation de nos théâtres. La candidature de M. Siran au poste si important de directeur des théâtres de Lyon obtient tous les suffrages, car nul plus que lui ne réunit à plus de titres toutes les conditions voulues. M. Siran possède une fortune honorable, qui répondra de sa gestion ; il a l'expérience et le savoir nécessaires ; il jouit de toute la considération indispensable : donc, nous attendons le résultat des négociations entamées. Nous savons que la mairie se préoccupe vivement de la question, et nous sommes confiants dans ses excellentes intentions. Il est temps de sortir enfin du précaire et du provisoire : l'administration des théâtres de Lyon doit être riche, forte, active, intelligente.

Notre première scène doit être digne de la seconde ville de France. Hors de ces conditions, nos théâtres n'existeront jamais.

Au premier rang des améliorations qu'on médite, il faut placer la restauration complète de l'intérieur du Grand-Théâtre. M. Dardel, architecte de la ville, a fait un projet aujourd'hui soumis au Conseil municipal, projet qui procure au public une belle salle contenant 3,108 places, au lieu de 1,843 qu'elle renferme actuellement. Nous reparlerons de ce projet quand il sera définitivement arrêté.

On parle d'une nouvelle circulaire de M. Duchâtel. Cette fois M. le Ministre se préoccupe, à ce qu'il paraît, des associations illicites pour les directions des théâtres. Nous en finissons donc avec ces exploitations illégales et chanceuses qui ruinent les théâtres en général, et qui ont conduit ceux de Lyon si près de leur perte.



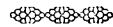
M. BARRILLON vient encore de publier un remarquable travail, sous ce titre : *Etudes sur les grandes lignes de circulation en France ; — les systèmes.*

On sait que, dans le rapport lu par lui dans le sein du Conseil municipal de notre ville au nom de la Commission chargée d'examiner la question du chemin de fer du Havre à Marseille, ce conseiller s'est franchement prononcé pour les rails-ways continus. La nouvelle étude paraît avoir pour but de justifier cette opinion par des observations tour à tour générales et spéciales. Nous indiquerons les principaux points abordés.

M. Barrillon démontre historiquement la corrélation intime qui existe entre le développement des voies de communication et le degré plus ou moins élevé de la civilisation des peuples. Le commerce est un voiturage, et c'est lui qui fait la prospérité d'un pays ; la France doit donc se hâter d'organiser de grandes lignes, si elle ne veut se voir enlever son importance commerciale et son transit par les autres nations moins favorisées topographiquement, mais mieux administrées. Les richesses hydrauliques de la France sont loin d'être aussi grandes que celles de l'Angleterre et de la Belgique ; elles ont beaucoup déchu par suite du déboisement, et ne suffisent pas toujours à la navigation dans les sept grands bassins de la France : on ne peut donc prudemment détourner les eaux pour les services nouveaux de canaux de navigation, qui détruisent l'harmonie des richesses hydrauliques des bassins ; tout au plus devrait-on le faire pour des canaux d'irrigation, si utiles aux campagnes. D'ailleurs, la navigation est plus lente et plus coûteuse que le transport par les rails-ways ; voyez les frais d'entretien des fleuves, des canaux, les chômages forcés, les retards pour le passage des écluses, la sécheresse, les gelées, etc. : incontestable supériorité des rails-ways sous tous les rapports ; énumération de leurs nombreux avantages, critique des évaluations présentées par Michel Chevalier pour un système mixte sur la ligne du Havre à Marseille ; la rapi-

dité et l'économie des transports seraient sacrifiées par ce dernier système. L'emploi des chemins de fer ne nuit point aux autres voies de communication, et développe au lieu de frapper la satisfaction des intérêts particuliers des lieux traversés : exemples à l'appui.

Ce travail lucide et précis s'appuie sur des citations nombreuses et sur des tableaux du plus grand prix ; on peut le regarder comme le résumé raisonné des conclusions les plus avancées qu'ait tirées jusqu'ici la science sociale à cet égard, et nous attendons maintenant que, suivant sa promesse, M. Barrillon examine dans la seconde partie de son ouvrage quels doivent être l'application et les moyens d'exécution du système des rails-ways continus.



Mon Fauteuil.

Chansonnette.

Moi qui fais tout ce qu'on m'ordonne,
Je chante... ; on vient de l'ordonner.
Si vous bâillez, gaiement je vous pardonne ;
Si je divague, il faut me pardonner.
Que chacun se mette à son aise.
A l'aise enfin, pour fermer l'œil,
Mes amis, prenez une chaise ;
Moi, je vais chanter mon fauteuil.

Mon fauteuil, meuble héréditaire,
Est un ami bien précieux.
J'aime à trouver dans son bois centenaire
Le souvenir de mes dignes aïeux :
Propos piquants, naïf langage,
Du vieux temps c'est tout un recueil ;
Et je me crois devenu sage,
Dès que je suis dans mon fauteuil.

Ses vertus sont universelles :
Dans mon fauteuil, à son loisir,
On politique, on broche des nouvelles ;
L'on est tory, l'on est wigh à plaisir.
Mille fâts ont couru la terre,
Grâce à lui... sans franchir leur seuil ;
Et plus d'un héros fit la guerre...
Dans son pacifique fauteuil.

Comme influence salutaire,
Le fauteuil fut toujours fêté.
Fauteuil savant illustré par Voltaire,
Sois le garant de ma sincérité.
Dans un fauteuil des plus propices
L'Esprit saint inspirait Sauteuil,
Et Molière écrasait les vices
Entre les bras de son fauteuil.

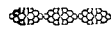
Le fauteuil du trône est l'émule ;
Le fauteuil fait les dictateurs.
Chez les Romains, sans leur fauteuil curule,
Qu'eussent été les graves sénateurs ?
Quand le Gaulois, saccageant Rome,
Y porta la flamme et le deuil,
Nul d'entre eux ne fût mort grand homme
S'il ne fût mort dans son fauteuil.

Voudrais-tu mettre en parallèle
Ton fauteuil à côté du mien,
Savant en us dont l'esprit étincelle,
Lyrique auteur, docte académicien ?
Mais de la satire ennemie
Le tien de près touche l'écueil...
Sans être de l'Académie,
J'écris fort bien dans mon fauteuil.

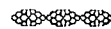
Les honneurs sont pour moi bassesse.
Qu'un riche en habit chamarré,
Hôte des grands, valet de la noblesse,
Obtienne accès sous les palais dorés,
Sur un tabouret (quelle honte !)
Là-bas on assoit son orgueil !
Moi, qui ne suis ni duc ni comte,
Pour mes amis j'ai mon fauteuil.

Sous les auspices de mon titre
Je ferais un tome, au besoin,
Rentiers, savants, gens de robe et de mitre,
De leurs fauteuils m'approuderaient de loin.
Mais je termine... est-ce impuissance ?
Est-ce modestie ?... est-ce orgueil ?
Et je m'endors... est-ce influence
De mes vers ou de mon fauteuil ?

Joséphin SOULARY.



On parle à Lyon d'une découverte d'un puissant intérêt artistique : il ne s'agit de rien moins que du caveau ayant servi de tombeau à Gerson, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, caveau rencontré sur la place St-Laurent, près de l'église de St-Paul, au moyen de recherches calculées sur les indications de M. le Curé de St-Paul, et d'après les fouilles dirigées avec bonheur par M. Dunod, architecte. Nous reviendrons sur les détails de ce que nous considérons comme un événement pour l'histoire de notre ville. Plus tard, au besoin, nous pourrions joindre un tracé de l'opération de M. Dunod et de l'état des lieux.





LE REVE DE LA NUIT

NOCTURNE

Paroles de

MONSIEUR IWAN.B.

MUSIQUE DE

J. M. FEUILLET

à
Madame Pauline Guillet.

à LYON, au Bureau Central Rue de l'Arbre-Sec, 31.



LE RÊVE DE LA NUIT

PIANO.

Andante.

Lors - que l'œil de la nuit cache dans un nu - a - ge de ses pâ - les ray - ons le reflet va - po -

Lors - que l'œil de la nuit cache dans un nu - a - ge de ses pâ - les ray - ons le reflet va - po -

dol.

- reux, va - poreux quand du flot qui se bri - se on en - tend au ri - va - ge rien que le bruit mystéri -

- reux, va - po - reux quand du flot qui se bri - se on entend au ri - va - ge rien que le bruit mystéri -

poco cres.

eux quand de l'a - zur du ciel une é - toi - le bril - lan - te se dé - ta - che sou - dain puis file et dispa -

eux quand de l'a - zur du ciel une é - toi - le bril - lan - te se dé - ta - che sou - dain puis file et dispa -

cresc.



- rait il est doux de rê-ver car à l'â - me souffrante l'iso-lement du cœur of-fre seul quelqu'at -

- rait il est doux de rê-ver car à l'âme souffrante l'iso-lement du cœur of-fre seul quelqu'at -

- trait il est doux de rê-ver car à l'âme souf-frante l'isolement du cœur of-fre seul quelqu'attrait.

- trait il est doux de rê-ver car à l'âme souf-frante l'isolement du cœur of-fre seul quelqu'attrait.

dim.

2.

Les parfums odorants, la brise qui murmure
La barque du pêcheur qui s'éloigne sans bruit
Le voile ténébreux qui couvre la nature
Tout est délicieux la nuit
On oublie un instant les chagrins de la vie
Par un trouble incertain le cœur est balloté
On rêve du bonheur, d'espoir de sympathie
On prend l'illusion pour la réalité.

3.

On croit dans la lueur de lune argentée
D'un ange contempler les regards radieux
Et dans l'écho lointain de la vague agitée
Ouir un chant délicieux
Mais le rêve finit... une étoile s'efface
Sans laisser après elle une ombre de lueur
Et semble dire: ainsi tout ici bas tout passe
Mais bien plus vite encore l'extase du bonheur.

Le Suisse de Cathédrale.

Suite du Chapitre XII (1).



Le jeune garde Bonnemain, après avoir tout avoué à sa vieille mère dont il était l'unique soutien, l'avait aisément décidée à recevoir chez elle sa victime, sinon sa complice.

Ce fut ainsi que, dans la pauvre mesure ignorée de la veuve Bonnemain, Louise Dovertau, à l'insu de tous, donna le jour (il y avait de cela environ quinze années) à une petite jolie et délicate enfant, blonde et enjouée comme sa mère, mais plus frêle, laquelle blonde jeune fille, restée inconnue, tout en grandissant, du débonnaire et confiant Obberson, n'en était pas moins très tendrement chérie de M. Bonnemain, maintenant garde à cheval des eaux-et-forêts, ainsi que de très gracieuse, très fidèle et très séduisante dame Louise née Dovertau.

Cette jeune enfant, alors apprentie d'un des premiers magasins de couture de Valence, avait nom Célestine; sa marraine était Mlle Mariette Lambert, qui, peu de temps après les événements qui précèdent, n'avait cessé de fréquenter à toute heure du jour (et même de la nuit, disaient les mauvaises langues).... le parc et le château du riche baron Derivieux, lequel ne cessa jusqu'à sa mort de porter le plus tendre intérêt aux deux amies.

Le mariage de Louise, et des intérêts différents, purent seuls dans la suite séparer les deux amies d'enfance, qui semblaient devoir rester inséparables. Or la jeune Célestine était, comme on l'a vu plus haut, l'unique cause du départ si brusque de Mad. Louise Obberson.

Les entrailles paternelles et le noble cœur du vieux soldat s'étaient émus à la nouvelle de la fuite précipitée de la jeune fille de son atelier; et tandis que le pauvre suisse de St-Lazare cherchait vainement et sans relâche sa femme, ils avaient, eux, M. Bonnemain et Louise, songé avant toutes choses, et sans la moindre hésitation, à retrouver leur enfant chérie! C'était si naturel! La voix du sang n'avait pas tardé à réunir dans une commune anxiété deux êtres qui, depuis de longues années, n'avaient d'autres rapports que ceux de l'estime et de la plus pure affection.

« Votre Célestine est partie ce matin, » avait-on écrit de Valence à Mlle Mariette Lambert, la confidente la fée amie et protectrice, une fée un peu volumineuse il est vrai, de ces amours illégitimes déjà un peu de vieille date.

« Nous croyons (ajoutait le correspondant officieux) que Mlle Célestine aura suivi jusqu'à Lyon un certain M. Augustin, premier clerc de maître Gaspardo: M. Augustin ayant tout récemment acheté une charge de notaire dans un des populeux faubourgs de cette grande ville, aurait, assure-t-on, campé là, sans gêne, cette pauvre et crédule enfant, après lui avoir promis ce que ces *gueusards d'hommes* promettent à toutes les jeunes filles, quitte à ne rien tenir plus tard. Il serait bien de la faire chercher sans retard; car son imagination est si ardente, qu'elle pourrait faire un coup de tête!... »

« Comment! elle est partie, ma chère filleule? Si jeune que ça... et avoir déjà l'amour en tête!... Mais il n'y a donc plus d'enfant! « Oh! c'est une abomination!... »

Ainsi s'était écriée tout d'abord Mlle Mariette Lambert, en apprenant la fatale nouvelle de la disparition de la jeune modiste de Valence.

« Mille tonnerres de bombes! » s'était exclamé presque au même instant le garde à cheval Bonnemain, qui, grâce à la protection du baron Derivieux, espérait bien passer avant peu garde général!...

« Mille tonnerres!... ma Célestine partie!... et à cause d'un saute-ruisseau pareil! Ah... le pékin me le paiera cher... ou je!... » avait ajouté, en baissant la voix, l'ex-sous-lieutenant dont les yeux étincelaient d'une mâle colère...; puis il serra à plusieurs reprises, d'une étreinte nerveuse, la poignée d'argent sculptée de son riche couteau-poignard.

A la tombée de cette même nuit si lentement écoulée pour le pauvre suisse, tous les trois, Louise Obberson, Mlle Mariette Lambert, et le garde Bonnemain, se regardant d'un air inquiet, tous trois avaient répété :

« Célestine est partie!... il faut la retrouver... Partons, partons, à la recherche de notre chère Célestine!... »

Leurs préparatifs n'avaient pas été longs; et ils étaient déjà tous les trois bien loin de Vieux-Bourg et de la coquette métropole de St-Lazare, lorsque notre pauvre suisse, que nous allons rejoindre avec les premières lueurs du jour naissant, pénétra tristement dans son logis, n'osant lever les yeux sur le sanctuaire conjugal, tant il redoutait, le pauvre homme, de voir s'évanouir sa dernière et sa plus douce espérance!

(La suite au prochain numéro.)

(1) Voir le dernier numéro.



LE CUISINIER DU CARDINAL FESCH.



Je professe la plus grande vénération pour Améric Vespuce, qui donna son nom à l'Amérique, quoiqu'il n'en ait pas fait le premier la découverte; mais j'ai encore plus d'estime pour l'ancien cuisinier du cardinal Fesch, Brizzi, chez lequel nous fimes d'excellents diners à l'Italienne, il y a quelque vingt ans. Brizzi s'était établi restaurateur rue Sainte-Anne, là précisément où git actuellement une imprimerie. A cette occasion, je serais presque tenté d'opposer aux rois détrônés les cuisiniers déplacés. Cela me conduirait peut-être à vanter les charmes des révolutions, charmes auxquels je suis fort peu sensible, parce que les révolutions, comme les émeutes, sont essentiellement ennemies des plus belles fonctions de l'homme, c'est-à-dire des digestions tranquilles. Aux rois et aux empereurs détrônés, le gros vulgaire, qui s'occupe de fariboles politiques, doit un tas de documents, de renseignements que je ne ramasserais sur un fumier que s'ils étaient accolés à ces excellents champignons que produit le résidu de la digestion des chevaux. Aux cuisiniers lancés hors de leur sphère, exilés de leurs fourneaux par le contre-coup du sort, que ne doit pas l'humanité gourmande! La gloire de la restauration en France fut due, au commencement de la révolution, à l'ostracisme appliqué aux chefs de la cuisine nationale. Avant d'être un des meilleurs comédiens de son temps, Juliet fut un des meilleurs restaurateurs de Paris; mais, avant d'être un des meilleurs restaurateurs de Paris, il avait été cuisinier de la princesse de Salm. De même, sans les événements de 1814, Brizzi n'aurait pas enrichi le domaine public de son poulet rôti dans une double feuille de papier, tel que le préférait Son Eminence le cardinal Fesch. Voici comment procédait Brizzi pour accomplir ce chef-d'œuvre de l'art culinaire.

Avez-vous quelquefois vu une jolie femme en déshabillé, et l'avez-vous retrouvée le même jour au bal dans tout l'éclat de sa parure? Il n'y a beauté qui y fasse, l'élégance du costume ajoute à la beauté. C'est ainsi qu'une volaille, vint-elle du Mans ou de la Bresse, a besoin d'un peu de toilette. Il faut que l'art du cuisinier, je serais tenté de dire du costumier, lui donne une apparence séduisante, qu'il lui fabrique un corset à l'aide duquel ses appas, dévinés sous une barde de lard, seront en même temps comprimés par un lacet, qu'en terme de cuisine on appelle une ficelle. Brizzi allait plus loin. Entre ses mains savantes une volaille était revêtue d'un domino de papier qui la masquait jusqu'au moment où, posée sur la table, sa coquetterie triomphait d'un cercle entier d'adorateurs. Brizzi, après l'avoir parée, après avoir rehaussé ses charmes délicats, lui faisait prendre un léger bain d'huile d'olives, à la façon des anciens athlètes et des héros d'Homère. Il la parfumait ensuite de fins aromates que l'attraction de l'huile faisait adhérer à son corps, comme autrefois la pommade assurait la poudre sur la chevelure de nos pères. Un linceul de lard, en fixant sur elle les parfums destinés à pénétrer dans sa chair, la préservait en même temps des atteintes d'un foyer trop ardent. Une première feuille de papier blanc lui servait de robe virginale, et le tout était recouvert d'une troisième enveloppe généreusement beurrée. Cette enveloppe, livrée à la brutalité du feu, constituait une sorte d'avant-garde, comme dans de charmantes batailles on offre quelques milliers d'hommes au feu de l'ennemi.

Quel magnifique spectacle c'était quand une volaille cuite à point, selon le procédé de Brizzi, advenait en sa qualité de premier rôti sur une table bien servie et convenablement entourée! « Qu'est cela? » se demandait-on. Brizzi, trapu, aux cheveux noirs, aux dents blanches comme on n'en a peut-être jamais vu, répondait avec un légitime orgueil: « Messieurs, c'est une volaille rôtie à la vestale. »

J'ai assisté, passage Vivienne, un jour que Madame la duchesse de Berri y était, à l'ouverture des couvertes successives qui recouvraient une momie d'Egypte. C'était M. Passalliqua qui procédait à cette ouverture. J'ai vu ouvrir aussi le fameux pâté-monstre de M. Dagneaux, l'hiver dernier. Arrière tous ces souvenirs! ils sont détrônés dans ma mémoire par le simple souvenir d'un poulet rôti à la Vestale. Voyez-vous d'ici cette première feuille de papier jaunie et transparente, dont le beurre a atténué l'action du feu? Un couteau savant, conduit par une main adroite, l'a fendue sans l'offenser; la seconde feuille a subi le même sort; la ficelle est coupée, et le linceul de lard enlevé met à découvert les blanches séductions d'une volaille cuite, mais non brûlée, vierge encore des atteintes du feu: sa chair, d'un blanc mat, apparaît couverte d'une sueur à peine rosée. Enfin le moment décisif est arrivé: un couteau bien aiguë en détache une aile, en sépare successivement les membres, et l'on voit s'épancher un jus couleur d'hortensia, un jus abondant et d'une saveur exquise, un jus que dévore ordinairement l'Achéron des rôtis, vulgairement appelé une lèche-frite. Essayez un jour du procédé de Brizzi, et vous n'aurez plus ensuite que du mépris pour les volailles dorées. La préparation est, d'ailleurs, fort simple et peu coûteuse.

Puisque j'ai eu l'honneur de vous parler de Brizzi, de ce grand artiste que je crois retiré, s'il vit encore, dans ses propriétés de la Romagne, comme le sont Rossini et Mad. Catalani, je veux vous raconter avec quelle délicatesse il donna un jour un excellent dîner, peu cher, à un ecclésiastique autrefois commensal du cardinal Fesch. Cet abbé, gourmand et par conséquent homme d'esprit, avait alors la bourse peu garnie; et pourtant il voulait régaler trois de ses amis, abbés comme lui. Il s'en va donc la veille saisir Brizzi au moment où celui-ci préparait un de ces beaux macaronis travaillés comme on le fait à Vicence; c'est-à-dire que des foies de volaille, des amourettes de veau, des fèves de coq et de menues tranches de truffes du Piémont, décoraient et parfumaient la somptuosité d'un jus que liait le Parmesan. Il le prend à part et lui dit: « Mon cher Brizzi, je voudrais pour demain un dîner de quatre couverts, mais le dîner le plus modeste possible: tenez, un plat de macaronis comme celui que je viens de voir; du reste, ce que vous voudrez. Comme que vous fassiez les choses, nous serons contents. Mais, tout compris, je ne puis mettre plus de vingt francs au dîner. Permettez-moi de vous les payer d'avance: voilà vingt francs. »

C'était dans l'hiver de 1817 à 1818. A cinq heures, les quatre abbés en habits bourgeois descendent d'un fiacre et entrent au restaurant de la rue Sainte-Anne. Brizzi les guettait. Il les conduit dans un cabinet convenablement spacieux, bien chauffé, bien éclairé en bougies, au fond du jardin. Le couvert était mis avec un soin qui tenait de la recherche. Trois verres accompagnaient chaque couvert; deux bouteilles poudreuses annonçaient que le vin avait vieilli depuis sa sortie du tonneau. Le macaroni arrive peu après, porté par Brizzi lui-même; car il avait un peu la faiblesse, bien excusable sans doute, de se mirer dans ses compositions. Il y avait des anchois, du caviar d'Odessa, des olives de Lucques, et un résidu très fin de boutons de capucines confits dans du vinaigre.

L'amphitryon était surpris; il fut stupéfait quand il vit succéder à ce potage savant des polpetti à la Milanaise, des attelets d'esturgeon en caisse, et au milieu un stuffa de filet de bœuf. Dans cette journée de prodiges économiques, le second service surpassa le premier. Le milieu de la table fut occupé par une bécasse rôtie. Autour de cet oiseau jouèrent aux quatre coins: une salade de céleri, des cardons à la moelle légèrement fromagés, un sabayon et des croquettes musquées à la fécula de polenta. Le dessert fut à l'avenant. A chaque service, des vins variés, selon l'exigence des mets, préparèrent les palais des convives à savourer l'arôme du café, et

les parfums alermés de Santa-Maria-Novella, non point comme un superflu, mais comme le complément nécessaire à cet excellent dîner. Les abbés n'en revenaient pas de l'incroyable modicité du prix. Oui, mais voici ce qui en advint à l'un d'eux. Celui-ci voulut un jour donner un dîner pareil à trois autres convives, et il le commande conforme au menu dont il conservait un succulent souvenir. Le repas terminé, il demande sa carte, non sans avoir remarqué que rien n'était aussi parfaitement soigné. Ce que l'on appelle maintenant l'addition, dépassait deux cents francs. Il se récrie, demande Brizzi, se plaint d'une si énorme différence de prix. « Monsieur, lui répond Brizzi avec une convenable fierté, vous n'avez jamais eu l'honneur de dîner chez Son Eminence Monseigneur le cardinal Fesch. »

NOUVELLES.



OUDERC, de l'Opéra-Comique, dont l'engagement n'a pas été renouvelé, est parti pour une tournée départementale. Il doit aller à Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Montpellier.

— Les *Mémoires du Diable* viennent d'obtenir au Vaudeville un très grand succès. On a remarqué Bardou dans un rôle d'idiot, joué avec une intelligence profonde et un tact parfait.

— M. Doligny jeune a fait démentir la nouvelle de la faillite de son frère aîné, directeur des théâtres français de l'Italie.

— M. Roger, membre de l'Académie française, auteur de l'*Avocat*, vient de mourir à Paris.

— Le célèbre Thalberg a donné plusieurs concerts au Grand-Théâtre de Marseille, et il y a excité l'enthousiasme. A Montpellier, une souscription s'est ouverte dans le but d'appeler le grand artiste au sein de la Société philharmonique. De Montpellier, Thalberg viendra à Lyon.

— Serda est décidément engagé à Toulouse. Il remplacera Renault.

— La lettre suivante vient d'être adressée à M. le Ministre de l'intérieur :

« Monsieur le Ministre,

« Les hommes de lettres soussignés ont l'honneur de vous exposer qu'ils ont appris avec douleur la retraite probable et prochaine de M. Menjaud, sociétaire de la Comédie-Française. A toutes les époques, M. Menjaud eût occupé, au théâtre, une place brillante; maintenant il y occupe la plus élevée. Il est pour le public un sujet charmant, pour les écrivains un acteur nécessaire, pour les jeunes comédiens un modèle d'excellente diction.

« Sa perte serait une calamité, Monsieur le Ministre, et nous osons supplier votre excellence de vouloir bien donner des ordres pour qu'on aplanisse les difficultés qui peuvent s'opposer à son rengagement.

« Agrérez, etc.

« ETIENNE, SCRIBE, CASIMIR BONJOUR, DUPATY, C. DELAVIGNE, DELAVILLE DE MIRMONT, MÉLESVILLE, etc. »

— Bien que sa création ne soit pas fort ancienne, notre classe de gravure de Lyon, à l'école des Beaux-Arts, a su rapidement s'élever au niveau de ses aînées et se faire une réputation méritée; il n'y a pas longtemps encore que Paris, en décernant son grand prix à l'un des élèves les plus distingués de cette école, rendait un beau témoignage à l'habile direction imprimée par M. Vibert à un enseignement dont on pouvait d'avance prédire les résultats.

Toutefois, cet enseignement était susceptible de recevoir un perfectionnement complémentaire : l'étude des procédés de la lithographie. Cette branche nouvelle, ou plutôt cette variété de l'art de la gravure, a pris depuis quelques années une importance véritable, en permettant de reproduire d'une manière peu coûteuse les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Or, c'est là un avantage plus précieux peut-être pour notre ville que pour toute autre localité; car c'est là une ressource de plus pour former le goût de nos dessinateurs, et nous conserver ainsi cette supériorité industrielle qui s'y rattache.

Il faut remarquer aussi qu'en facilitant parmi nous l'étude de la lithographie, c'est ouvrir aux élèves de notre école de Saint-Pierre une carrière utile et productive; tandis que, dans l'état actuel des choses, ce genre de commerce, manquant de sujets habiles, est obligé de les demander à Paris.

La lacune que nous venons de signaler est, au reste, à la veille d'être comblée; car, si ce qu'on nous rapporte est exact, M. le Maire songerait à ajouter à la classe de M. Vibert un cours de lithographie.

Nous espérons pouvoir donner bientôt la confirmation de ce qui n'est encore qu'un bruit répandu dans notre école.

(Le Rhône.)

— La fabrique de St-Nizier vient de faire un appel au Conseil municipal pour contribuer aux frais que nécessitera la complète restauration de son église.

Le plan arrêté pour cette restauration, et qui doit être maintenant sous les yeux du Conseil des bâtiments civils, consiste à reproduire exactement dans l'aile droite le porche gothique, le clocher et la flèche qui existent à l'aile gauche, en conservant au centre le superbe portique exécuté par Philibert de l'Orme.

Les travaux projetés par la fabrique ne peuvent qu'être accueillis avec un vif intérêt, soit par les fidèles, soit par les amis de l'art.

Si comme monument l'église de St-Nizier est digne d'attention, elle l'est peut-être plus encore par sa grande antiquité et les souvenirs qu'elle rappelle.

C'est dans une grotte souterraine, située sous le maître-autel actuel, qu'au deuxième siècle saint Pothin, envoyé dans les Gaules pour y prêcher la foi catholique, célébra pour la première fois les saints mystères.

Dans l'église qui, plus tard, fut bâtie sur cette crypte, l'évêque saint Sacerdos vint au sixième siècle établir le siège métropolitain qui y resta jusqu'en 752, époque à laquelle les Sarrasins prirent la ville et la saccagèrent. L'église qu'ils avaient détruite fut rebâtie en 799 par l'archevêque Leydrade, secrétaire de Charlemagne.

L'édifice gothique existant aujourd'hui, et qui remplaça cette vieille basilique, date du quinzième siècle. Pendant longtemps et jusqu'à la construction de notre célèbre Hôtel-de-Ville, c'était l'église paroissiale et le lieu de réunion des bourgeois de Lyon. Les élections des magistrats consulaires s'y faisaient tous les ans, et c'était le lieu des proclamations officielles, car le vieil Hôtel-de-Ville de la rue des Forces n'était que le dépôt des archives.

Il parait même que c'est pour conserver le souvenir de son ancienne paroisse que le consulat décida, en 1535, qu'il assisterait annuellement en corps à la procession de l'Octave de la Fête-Dieu de St-Nizier, usage qui a été observé longtemps après par la mairie et le tribunal de commerce.

— Nous avons parlé il y a quelque temps de M. Baltard (Baltard du Palais de Justice) au sujet d'un programme de concours, donné par le professeur à l'école royale des Beaux-Arts de Paris; nous nous voyons forcés d'en reparler encore aujourd'hui, car notre note serait incomplète si nous n'y ajoutions la pièce suivante dont la *Revue de l'Architecture* vient de nous révéler l'existence :

« Le professeur de théorie propose, pour le concours d'émulation du mois de décembre 1841, une église paroissiale.

« Cette église sera érigée au milieu d'une enceinte précédée d'une petite place ou parvis. Elle sera composée d'une seule nef en imitation des basiliques anciennes, ou accompagnée de bas-côtés.

« Dans l'une et l'autre de ces dispositions, on placera le chœur de telle sorte qu'il domine avantageusement sur la chapelle des mariages et sur celle des fonts baptismaux.

« Une chapelle souterraine ou crypte sera pratiquée sous le chœur, et consacrée aux cérémonies funèbres; son entrée sera convenablement placée sous l'abside de l'église.

« L'enceinte, sur trois de ses côtés seulement, sera formée par des portiques dont le pavé sera exaucé (sic) de deux mètres au-dessus du sol environnant.

« Le pérymètre (l'y est de la façon de M. Baltard) de l'enceinte sera compris dans un rectangle de 60 mètres de largeur sur 90 mètres de profondeur; les lignes extrêmes de cette enceinte seront sans avant-corps ni renforcement sensible.

« L'église sera enfermée dans un parallélogramme rectiligne sur toute face, autant que le porche d'entrée le permettra.

« On observera que, sans être assujéti d'une manière absolue au mode ou style grec ou romain des temps de Périclès ou d'Auguste, toute composition qui porterait le caractère des édifices du bas-empire, du moyen-âge ou des formes dites gothiques, encourra la mise hors concours.

« Cette rigueur est fondée sur la nécessité de s'opposer à la marche rétrograde imprimée à notre art par une influence puissante entièrement étrangère aux études profondes et rationnelles, qui, séduite (c'est l'influence qui est séduite) par le côté brillant des détails nombreux et riches avec excès dont certains édifices sont surchargés, en accreditte les défauts sans égard à l'économie, à l'eurythmie, sans égard enfin aux règles du goût dans les parties de la décoration qui ont pour règle et pour éléments l'épuration de la nature.»

Voilà qui apprendra aux gens à se plaindre du silence des professeurs de l'école des Beaux-Arts. On a voulu qu'ils parlent: eh bien! ils parleront, et l'on verra ce qu'il en coûte; ils feront des cours, ils rédigeront même des programmes, puisqu'on y tient si fort, et la grammaire, l'art, l'histoire, la science, les plus simples éléments de géométrie y seront traités de telle sorte que tous les gens raisonnables seront forcés de reconnaître qu'il eût mieux valu s'en tenir à ce doux régime de sinécures qui faisait tant de mécontents :

Ab uno disce omnes!

— Mlle Rachel a atteint sa majorité le 28 du mois dernier; elle peut maintenant contracter légalement avec la Comédie-Française. Les parties sont, dit-on, tombées d'accord sur tous les points; et il n'y a plus que le contrat à rédiger et les signatures à mettre, ce qui se fera cette semaine. Mlle Rachel sera sociétaire à dater du 1^{er} avril prochain; elle s'engage à donner au moins cinquante-quatre représentations en neuf mois, c'est-à-dire à jouer six fois par mois. Elle jouira chaque année de trois mois de congé, et recevra, outre sa part de sociétaire, 42,000 fr. par an sur la subvention; et dans le cas où la subvention serait supprimée dans le cours des vingt ans de sa carrière de sociétaire, Mlle Rachel sera libre de se retirer si la Comédie ne juge pas à propos de continuer, sur ses fonds particuliers, les 42,000 fr. comme traitement annuel.

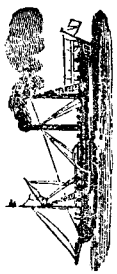
Nous recommandons à nos lecteurs un journal littéraire, qui, par la modicité de son prix et le choix de ses articles, mérite et obtient un grand succès.

(Vpir aux Annonces.)

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

LE
MAGASIN LITTÉRAIRE,
LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS.
COLLABORATEURS: V. HUGO, C. NODIER, DE BALZAC, A. DUMAS,
F. SOULIÉ, C. DE BERNARD, MÉRY, E. SUE, L. GOZLAN,
RUBER DE BEAUVOIR, G. SAND, etc., etc., etc.
12 numéros par an, de 64 pages in-4°, sur deux colonnes.
Prix: 12 f. par an; 8 mois sont publiés.
ON S'ABONNE CHEZ TH. GUYMON, LIBRAIRE, rue Lafont,
26, près de l'Hotel du Nord.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

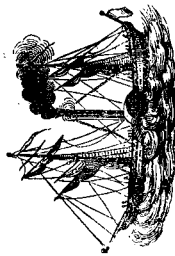
Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

à 5 heures du matin.

Les bureaux sont quai Monsieur, 449.

Grande baisse de Prix.



LE PAPIN DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

part du port des Cordeliers

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,

ARLES ET MARSEILLE,

Tous les jours, à 5 heures 1/2 du matin.

BUREAUX :

Port des Cordeliers, 59 à Lyon.